

## LE CONCEPT DE VERTU DANS UNE PERSPECTIVE ÉVOLUTIVE / THE CONCEPT OF VIRTUE FROM AN EVOLVING PERSPECTIVE

[Ecaterina FOGHEL](#)

Doctorande

(Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova)

[kateafoghel@gmail.com](mailto:kateafoghel@gmail.com), <https://orcid.org/0009-0003-5072-4736>

[Anjela COȘCIUG](#)

Maître des conférences, Docteur en Sciences du Langage

(Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova)

[acosciug@yahoo.com](mailto:acosciug@yahoo.com), <https://orcid.org/0000-0002-4720-8111>

### Abstract

*The results of the scientific interest in the concept of virtue presents a vast theoretical panorama extended in time and space. In antiquity as well as in the Age of Enlightenment, the notion of virtue is at the center of the concerns of philosophers, writers and artists. Both proponents of experimental rationalism and apologists of revealed religion agree that virtue is the foundation of morality. But beyond this initial statement, long and fierce debates focus on the nature of virtue, on who practices it best and on the role of science and of the Church in the discernment of morality in general, and of its virtuous foundations in particular. This rich theoretical tradition continues, more or less intensively, during the following centuries, and one notes a renewed interest in the notion of virtue after the Second World War when there is a revival of the virtue ethics, in particular of Aristotelian inspiration. This article aims to highlight certain theoretical landmarks in the conceptual perception of virtue at different times, emphasizing the importance of the diachronic approach in this matter.*

**Keywords:** concept, virtue, notion, rationalism, religion, approach

### Rezumat

*În cercetările științifice, interesul pentru conceptul de virtute este extins în timp și spațiu. Astfel, în antichitate, precum și în epoca iluminismului, conceptul dat se află în centrul preocupărilor filozofilor, scriitorilor și artiștilor. Atât susținătorii raționalismului experimental, cât și apologeții religiei revelate sunt de acord că virtutea este fundamentul moralității. Dar dincolo de această afirmație inițială, dezbateri lungi și aprige se concentrează asupra naturii virtuții, asupra celor care o practică cel mai bine și asupra rolului științei și al Bisericii în discernământul moralității în general și al fundamentelor sale virtuozitate în special. Această bogată tradiție teoretică continuă, mai mult sau mai puțin intens, în secolele următoare. Se înregistrează un reînnoit interes pentru virtute după cel de-al Doilea Război Mondial, când are loc o renaștere a eticii virtuții, în special, de inspirație aristotelică. În articol, ne propunem să prezentăm unele repere teoretice în abordarea virtuții ca concept în diferite situații, subliniind importanța studierii lui diacronice.*

**Cuvinte-cheie:** concept, virtute, noțiune, raționalism, religie, perspectivă

Définir le concept de vertu est une entreprise théorique complexe qui impose une approche pluridisciplinaire (linguistique, philosophique et psychologique). Les réflexions sur la vertu ont plusieurs millénaires

d'histoire et remontent aux débuts de la philosophie en occident (les théories de la vertu de Platon et d'Aristote) et en Chine (la théorie de la vertu de Confucius). Le souci de la vertu est manifeste au XVIII<sup>e</sup> siècle quand ce terme recouvre un arc-en-ciel sémantique, du familier au sublime. A l'époque moderne, plusieurs tentatives de reconfiguration de la morale et de la vertu peuvent être mises en évidence. Ce qui caractérise l'éthique de la vertu contemporaine est une sorte d'esprit de relativisation de toutes les valeurs ou bien un "révisionisme modéré" des postulats classiques de la théorie de la vertu ancienne.

À toutes les époques, le thème de la vertu apparaît comme substantiel et clairement identifiable. On a toujours analysé et apprécié des vertus comme le courage, la sagesse, la générosité ou l'honnêteté, tout en cherchant à aboutir à une théorie générale capable de donner une explication à tous ces concepts, à leur fonctionnement, de décrire la manière dont on les acquiert, les développe et les perfectionne. Un autre aspect activement débattu se réfère à l'utilité pratique des vertus et au rôle normatif qu'elles jouent. Le problème de la définition même de la vertu a été donc familier aux philosophes, moralistes, ecclésiastiques etc., pendant de longues périodes de temps, et reste encore d'actualité de nos jours.

Étymologiquement le mot *vertu* vient du latin *virtus*, lui-même dérivé du nom latin *vir*. Tandis que *vir* sert à nommer la qualité virile par excellence, *virtus* désigne l'énergie morale, la force, et aussi la valeur, le courage et la discipline. Dans un contexte chrétien la notion de *vertu* est devenue le symbole de la recherche du bien dans toute chose.

À tous les temps le noyau sémantique minimal de la notion de vertu exprime le caractère admirable d'actions, de dynamiques psychologiques ou de personnes. Chez les philosophes stoïciens la vertu est l'excellence de caractère. Quelles que soient les conditions et circonstances, un individu vertueux agit de façon opportune et moralement impeccable. Lorsque Aristote définit la vertu du caractère ou vertu éthique au livre II de *l'Éthique à Nicomaque*, il précise qu'elle n'est ni une affection ou passion, ni une faculté ou puissance, mais une *hexis*, c'est-à-dire un état habituel qui constitue à la fois une disposition acquise et une inclination. Sénèque ajoute dans *De Vita Beata* que la vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de souverain, d'invincible, d'infatigable, qui peut garantir l'accession au Bonheur. Pour les anciens donc, la vertu est une forme de savoir vivre, une véritable expertise dans l'art de la vie. Le modèle normatif du caractère d'inspiration aristotélicienne se définit comme « globaliste ». Ce modèle s'appuie sur l'idée d'une grande cohérence inter-situationnelle des traits vertueux d'une personne (le trait se manifeste de manière constante dans toutes les situations pertinentes), et met en valeur le lien de renforcement mutuel d'entre les vertus (être courageux permet d'être encore plus honnête, par exemple).

Au siècle des Lumières la notion de vertu se trouve au centre des préoccupations des penseurs, des auteurs et des artistes. Tant les partisans du rationalisme expérimental que les apologistes de la religion révélée s'accordent pour dire que la vertu constitue le fondement de la morale. Mais au-delà de ce constat de départ, de longs débats acharnés se portent sur la nature de la vertu, sur qui la pratique le mieux et sur le rôle de la science et de l'Église dans le discernement de la morale en général et de ses fondements vertueux en particulier. Le plus souvent on oppose une morale expérimentale fondée sur l'étude de l'homme et de sa nature raisonnable à une morale religieuse résultant de la croyance à un Dieu législateur. Les philosophes, parmi lesquels Helvétius, d'Holbach, Voltaire, etc. veulent démontrer qu'ils sont les seuls qualifiés à diriger la recherche de la vraie morale laïque, en rejetant sans détour la religion, tandis que les apologistes de la religion assurent qu'au-delà du christianisme il n'y a aucune morale. Pourtant il faut dire que ce combat ne se réduit pas à une contradiction entre deux pôles, et il y a plus que des nuances et des ramifications de ces deux démarches intellectuelles à travers le temps.

Les dictionnaires explicatifs de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle présentent la notion de *vertu* comme terme abstrait désignant une habitude bienfaisante de l'âme. Dans la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1762) on indique que la vertu est « une disposition habituelle de l'âme à faire le bien et à fuir le mal ». Il est à souligner le caractère systématique ou ordinaire de la prédisposition au bien et aux bonnes actions qui est fixé dans cette définition. Hors cela l'explication reste assez générale et peu développée, fait compensé en partie par ce qu'on énumère immédiatement après des expressions et des syntagmes comportant le terme *vertu*. Notons que les deux premières dans cette liste sont *vertu chrétienne* et *vertu morale*, ce qui pourrait faire allusion à un certain contexte dans lequel le terme était le plus souvent employé. Ce même article sur la vertu est repris presque sans modifications dans la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en 1798.

Dans le *Manuel lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde* (1788) la vertu est définie comme « l'habitude d'aimer et de faire le bien ». L'amour est ici encadré dans le champ sémantique de la vertu, à laquelle on attribue un côté sensible. Dans ce même paragraphe on fait référence aux *Théologiens* pour étendre l'explication à des exemples en indiquant que ces derniers appellent l'habitude d'aimer *vertu affective* et celle de faire le bien – *vertu effective*. Au-delà de ce jeu de mots significatif et à la fois relevant, le rallongement de la définition principale comporte également un certain ancrage du terme expliqué dans le domaine de la religion et des études théologiques. Comme il n'y a pas d'autres informations dans cet article, il semble que dans le dictionnaire d'Antoine Prévost on insiste sur la connotation religieuse du terme.

Presque une synthèse des deux premières définitions déjà citées se retrouve dans *Le Dictionnaire critique de la langue française* (1788) de Jean-François Féraud. La vertu humaine y est présentée comme « habitude de l'âme, qui porte à aimer et à faire le bien, comme à abhorrer et à fuir le mal ». Une différence relative peut être pourtant signalée en opposant les trois explications : dans celle du *Dictionnaire critique*, la vertu est surtout traitée comme élan poussant à aimer et à faire de bonnes actions, tandis que dans les deux dictionnaires précédents on entend par vertu les actions mêmes. Parmi les exemples d'expressions figées ou de citations d'oeuvres littéraires mentionnées dans le dictionnaire de Féraud, on retrouve le syntagme *vertu chrétienne ou morale*. Dans ce syntagme les deux épithètes rattachées au terme central sont reliées à l'aide de la conjonction de coordination « ou », en laissant entendre un rapport d'alternative entre *chrétien* et *moral* dans cet emploi.

Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique portatif* (1764) se réfère au terme de *vertu* dans une perspective différente. Il la définit comme « bienfaisance envers le prochain », en mettant en avant la relation de l'homme aux autres hommes. Étant élevé par les Jésuites et maîtrisant bien le vocabulaire théologique, le philosophe oppose sa vision de la vertu à celle qui est fixée dans le christianisme, qui range les vertus en deux catégories : les vertus cardinales et les vertus théologiques. Les vertus cardinales, identifiées depuis Platon, sont la prudence, la tempérance, le courage et la justice. Elles visent à régler la relation de l'homme à lui-même. Les vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, complètent les quatre vertus cardinales dans le christianisme, et sont importantes dans la détermination de la relation de l'homme à Dieu. Voltaire, tout en rappelant ces deux catégories de vertus, affirme que celles-ci peuvent rester dans les théories et les enseignements théologiques. Le plus important selon lui c'est d'élever au rang de vertu la bienfaisance de l'homme envers son semblable, envers son prochain.

L'instance de référence dans l'évaluation de la vertu pour Voltaire n'est pas l'Église ou Dieu, c'est la société dans laquelle vit l'individu : « Nous vivons en société, il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société ». Il avertit également des dangers que présente la société pour les hommes de bien, il déclare que « dans la société les défauts augmentent et les bonnes qualités diminuent ». Mais en dehors de la communauté un homme solitaire ne peut pas être vertueux, car un vrai acte de vertu est exclusivement celui dont les autres hommes peuvent effectivement profiter. Ainsi on peut dire que la définition philosophique de la vertu de Voltaire est surtout altruiste et met en doute la vision ecclésiastique du problème. Il propose une alternative laïque de délimitation et d'estimation des bienfaits dans la société.

Ne respectant pas le principe chronologique dans la présentation des explications du terme *vertu* dans différents dictionnaires de l'époque, on a

laissé pour la fin de cette sous-partie la définition la plus ample et la plus vaste – celle qu'on trouve dans l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert. On passera en revue les points essentiels des renseignements sur cette notion offerts dans cet ouvrage et regroupés dans plusieurs articles. Le terme *vertu* est présenté de plusieurs perspectives différentes : celle de la morale et de la politique, de la critique sacrée, de la mythologie, plus un tout petit article traitant les acceptions du terme dans la langue française. On s'intéressera surtout aux interprétations de la *vertu* d'un point de vue moral et politique, ainsi qu'aux remarques à propos de l'utilisation du mot en français.

La première chose qu'on laisse entendre à propos du mot *vertu* est que c'est un mot abstrait à un sens assez vague qui laisse beaucoup d'arbitraire dans les jugements. C'est aussi un mot générique qui comprend plusieurs idées. Il désigne en général « tous les devoirs de l'homme, tout ce qui est du ressort de la morale ». Mais comme les devoirs de l'homme dans la société sont quelquefois assez compliqués et entremêlés les uns dans les autres, les vertus mêmes se croisent et se modifient de sorte que ce qui est quelquefois bienfaisant, peut devenir dangereux dans d'autres conditions. Donc, les auteurs de l'article de l'*Encyclopédie* signalent la nécessité d'établir des principes simples et généraux qui nous guideraient et nous éclaireraient dans la délimitation des vraies vertus. Un de ces principes serait de juger les actions d'après l'intention initiale de celui qui agit : « plus l'intention est pure, plus la vertu est réelle ».

On ne parle pas dans l'*Encyclopédie* de la vertu comme d'une habitude ou d'une action, mais plutôt comme d'un sentiment supérieur. On nous propose de penser à la vertu comme à un grand sentiment qui contribue à ce que « des êtres faibles par leur nature se rendent forts par leur volonté ; se vaincre soi-même, asservir ses penchants à sa raison, voilà l'exercice continuel de la vertu ». À partir de la valeur sémantique de *virtus* latin, qui signifiait à l'origine force physique et courage, on a étendu le sens de *vertu* à une force spirituelle intérieure, une sorte de maîtrise de soi, un exercice de la volonté qui permet de soumettre ses désirs au contrôle de la raison. En d'autres mots la vertu est « un grand sentiment qui doit remplir toute notre âme, dominer sur nos affections, sur nos mouvements, sur notre être ». Le côté altruiste de la vertu est aussi mis en valeur, on nous rappelle qu'il faut s'identifier à ses semblables et en se mettant à la place des autres réprimer tout bas intérêt qui nous serait profitable, mais qui nuirait à notre prochain. On mentionne d'ailleurs dans la suite la nécessité de former nos enfants à la vertu, ce qui suppose de leur apprendre à modérer leurs désirs, d'être humains et bons.

D'un côté on affirme dans la suite que la vertu est « l'observation constante des lois qui nous sont imposées, sous quelque rapport que l'homme se considère ». Mais ces lois à leur tour ont été formulées par des législateurs à partir d'un principe primordial de vertu présent naturellement dans le cœur de chaque homme. Il y a des lois naturelles antérieures aux lois

civiles et indépendantes des caprices humains, et sur elles seules peut se fonder un établissement social durable. Les lois tirent toute leur force et tout leur pouvoir des moeurs et des vertus. La vertu est également essentielle aux états qu'aux particuliers. Donc il est faux de réduire la vertu à la loi ou à l'ordre social qui peuvent évoluer et changer, mais ces deux éléments s'encadrent forcément dans la manifestation communautaire de la vertu. Cette dernière est universelle et pérenne, transcendant toute lois humaine : « [...] la vertu est une, simple et inaltérable dans son essence, elle est la même dans tous les temps, tous les climats, tous les gouvernements ; c'est la loi du Créateur qui donnée à tous les hommes, leur tient partout le même langage : ne cherchez donc pas dans les lois positives, ni dans les établissements humains, ce qui constitue la vertu ; ces lois naissent, s'altèrent et se succèdent comme ceux qui les ont faites ; mais la vertu ne connaît point ces variations, elle est immuable comme son Auteur ».

En reliant la vertu à un Créateur ou à un Auteur suprême, on reconnaît la nature religieuse du concept. On déclare que la religion est un frein moral nécessaire au bon fonctionnement de l'état, au-delà des devoirs politiquement et juridiquement imposés aux individus. La réponse à la question si les athées peuvent être vertueux et si la vertu peut exister sans nul principe de religion, est plutôt négative dans le propos des auteurs de cet article. Dans leur vision il ne reste aucun fondement solide à la vertu d'un homme qui méconnaît et viole les premiers de ses devoirs, la dépendance de son créateur et sa reconnaissance envers lui. Pour un athée il n'y a aucun contrepoids opposable aux passions criminelles qui s'emparent de son âme. Un athée peut avoir l'extérieur des sentiments et des vertus pour se faire aimer et apprécier dans la société, mais dès que la vertu exigera des sacrifices et des sacrifices secrets, il n'acceptera pas de les faire. Enfin, des trois principes fondamentaux de la vertu : la conscience, la raison et la volonté de Dieu, l'athée dans le meilleur des cas peut connaître seulement les deux premiers, tandis que c'est le dernier qui donne aux préceptes moraux le caractère de devoir et d'obligation stricte et positive.

En plus de ces arguments, on nous met en garde, chose intéressante, contre « les idées brillantes, mais fausses que certains philosophes nous donnent sur la vertu et qui ne tendent au fond qu'à un athéisme plus raffiné, plus spécieux ». Au moins dans cet article concret, les encyclopédistes ne se montrent pas disposés à renoncer complètement à la religion dans le règlement des relations interhumaines. L'idée de l'existence d'un Dieu rémunérateur est selon eux absolument nécessaire pour donner une base à la vertu et pour engager les hommes à la pratiquer. D'un autre côté on n'indique nulle part que ce doit être obligatoirement le christianisme ou le catholicisme qui conduisent les gens à la vertu. D'autant plus que tant Romilly fils que Jaucourt, les deux auteurs qui ont écrit les articles sur la vertu, sont protestants.

Pour ce qui est de la liaison entre la vertu et le bonheur, elle est incontestable, même si pas toujours immédiatement évidente. Si dans la vie quotidienne être juste et vertueux n'attire pas nécessairement une satisfaction et une félicité immédiate, il y a toujours l'encouragement du bonheur éternel. La vertu conspire à notre perfection et quand on croira mourir, on va renaître pour être récompensé pour tous les bienfaits, même ceux qu'on croyait perdus ou oubliés. D'ailleurs la vertu doit être constamment développée, tout notre existence doit en être un continuel développement et dans n'importe quelles conditions il ne faut point *capituler avec la vertu*. On retrouve dans l'*Encyclopédie* cette idée surabondante à l'époque que « la vertu est une heureuse habitude, qu'il faut contracter, comme toute autre, par des actes réitérés ». Dans cette logique il faut avancer sans cesse dans le chemin de la vertu, si l'on ne veut pas rétrograder.

La vertu n'est pas quelque chose dont on doit faire parade. Celui qui cherche les acclamations des autres en agissant, n'est vertueux qu'en apparence. La véritable vertu « se soutient avec dignité dans la vie la plus retirée, dans les plus simples détails ». La relation entre la vertu et la simplicité est une autre suggestion à laquelle on revient régulièrement dans l'article. Les vertus les plus solides se trouvent dans les *âmes vulgaires* qu'on dédaigne généralement et qu'on croit inférieures. Mais ce sont ces gens simples et dont la vie est souvent dure et pénible, qui offrent les modèles les plus admirables de vertu. Paradoxalement, mais pour trouver l'innocence et la grandeur « il faut souvent descendre plutôt que monter », et ce qui est encore plus audacieusement affirmé c'est que l'honnête homme et l'homme vertueux sont deux êtres fort différents, et il vaut mieux être humain que noble et riche. Voilà des signes de la nouvelle pensée et de la nouvelle vision intellectuelle et sociale réformatrice et révolutionnaire.

Cette même tonalité agitatrice de nouvelles interrogations sur l'ordre des choses dans la société du temps, s'entend dans le dernier argument de cet article sur la vertu, qui dit que « le bien général est un point fixe dont il faut partir pour apprécier tout avec justesse : on peut être bon soldat, bon prêtre et mauvais citoyen ». La vertu s'évalue à partir des intérêts collectifs et de la volonté générale. Il ne suffit pas d'être bon pour soi et pour son entourage immédiat, on fait appel à la conscience sociale de chacun pour parler pas seulement des vertus particulières, mais des vertus sublimes, importantes et bienfaitantes pour la patrie.

L'éthique de la vertu connaît un renouveau au XX<sup>e</sup> siècle. L'influence d'une tradition anglo-saxonne en théorie de la vertu, initiée encore par David Hume, est alors fortement ressentie. Les adeptes de Hume conçoivent le but de la théorie de la vertu comme étant celui d'expliquer la psychologie de la « décence morale », qui correspond au niveau de moralité d'un sujet socialisé avec succès dans sa communauté.

À l'époque moderne la longue histoire de la théorie de la vertu est arrivée à l'étape de « révisionisme modéré » des postulats de la théorie de la vertu des anciens. Il n'est plus question d'excellence morale ou de héros vertueux exemplaire, les modèles moraux contemporains sont plus accessibles et moins utopiques. Julia Driver, professeur de psychologie à l'Université de Saint Louis, définit la vertu comme « n'importe quelle habitude qui a des conséquences généralement positives ». Dans cette perspective tout trait de caractère qui a de bonnes conséquences constitue une vertu morale. Toute bonne attitude dispositionnelle n'est pas une vertu morale, une vertu c'est un trait de caractère qui produit du bien, et ceux-ci exigent en général du travail dur pour être acquis et des efforts pour être maintenus.

Le révisionisme modéré moderne de la théorie classique de la vertu est en relation directe avec la reconfiguration du sens commun, du cadre des règles et des valeurs considérées comme largement acceptées par la majorité des gens. Ce qui est certain et vrai à tous les temps, c'est que l'homme vertueux d'aujourd'hui comme celui d'hier ou de demain doit avoir des habitudes et des réactions émotionnelles extrêmement fines et calibrées, il doit être en mesure d'adapter ses réactions habituelles à des compromis intuitifs raisonnables.

La longue histoire et la riche tradition polémique de la théorie de la vertu, vieille de deux millénaires, sont porteuses de questions et d'ambitions dont la solution et la réalisation sont encore assez difficiles à évaluer de nos jours. La marge de manœuvre théorique qu'admet toute discussion sur la vertu est particulièrement large. Elle suppose un grand travail empirique et conceptuel. C'est pourquoi une approche diachronique de la question s'impose comme la plus opportune et efficace. De l'idéal d'excellence morale des anciens jusqu'au pluralisme démocratique et au révisionisme modéré contemporains, l'intérêt et la préoccupation de compréhension de l'essence de la vertu sont toujours présents dans la liste des problèmes à résoudre de l'humanité.

### Références

Abéné, Eyé G. (2015). *Sénèque : la vertu. Fondement d'une éthique universelle*. Editions universitaires européennes.

Domenech, J. (1989). *L'Étique des Lumières: Les fondements de la morale dans la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Vrin.

Driver, J. (2001). *Uneasy virtue, Cambridge studies in Philosophy*. Cambridge University Press.

Féraud, J. F. (1788). *Le Dictionnaire critique de la langue française* (tome III). Mossy.

*L'Encyclopédie* (1751). D. Diderot, J. Le Rond d'Alembert (dir.) (tome 17). <http://www.lexilogos.com/encyclopedie diderot alembert.htm>.

Massala, A. (2010). *Vers une naturalisation de la théorie de la vertu*. Editions universitaires européennes.

Morel, P.-M. (2017). Vertu éthique et rationalité pratique chez Aristote. Note sur la notion d'hexis proairetikê. In *Philonsorbonne*, 11, 141-153.

Plard, H. (1986). *Morale et vertu du siècle des Lumières*. Editions de l'Université de Bruxelles.

Prévost, A. F. (1788). *Manuel lexique ou dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde* (tome II). Les Libraires Associés.

Simon, F. *Les Vertus cardinales*. [http://frederic.simon1.free.fr/les\\_vertus\\_cardinales](http://frederic.simon1.free.fr/les_vertus_cardinales).

Voltaire (1764). *Dictionnaire philosophique portatif*.